
La résurrection d'une Apocalypse ; le Livre d'Hénoch

Jean Réville

Citer ce document / Cite this document :

Réville Jean. La résurrection d'une Apocalypse ; le Livre d'Hénoch. In: Revue des études juives, tome 27, n°54, octobre-décembre 1893. pp. 1-22;

doi : <https://doi.org/10.3406/rjuiv.1893.3942>;

https://www.persee.fr/doc/rjuiv_0484-8616_1893_num_27_54_3942;

Fichier pdf généré le 13/05/2024

LA RÉSURRECTION D'UNE APOCALYPSE

LE LIVRE D'HÉNOCH

CONFÉRENCE FAITE A LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES JUIVES
LE 25 NOVEMBRE 1893

PAR M. JEAN RÉVILLE

Maitre de conférences à l'Ecole des Hautes-Études.

Présidence de M. HARTWIG DERENBOURG, président.

M. le PRÉSIDENT ouvre la séance en ces termes :

MESDAMES, MESSIEURS,

C'était à Pâques, vers 1650. Racine, dit-on, entraîna La Fontaine aux matines de l'après-midi, aux prières solennelles que la liturgie catholique appelle les Ténèbres. Le fabuliste trouva l'office long et triste. Une Bible grecque lui tomba sous la main. La Fontaine ouvrit au hasard et s'absorba dans sa lecture. Il eut bien vite oublié les chantres et le lutrin pour savourer la confession et la prière qui constituent le petit livre de Baruch. Si vif fut son enthousiasme qu'il posa à Racine une question fort indiscreète : Qui était ce Baruch ? et que, pendant plusieurs jours, il ne rencontra personne avec qui il fût en relation d'amitié, sans qu'il lui demandât avec non moins d'insistance : Avez-vous lu Baruch ?

Cette anecdote me hantait, lorsque, ces jours derniers, je me

représentais l'impression première de stupéfaction que notre public avait dû ressentir en lisant le titre de la conférence d'aujourd'hui : *La Résurrection d'une apocalypse, le Livre d'Hénoch*. La ressemblance me frappait d'autant plus vivement qu'après la découverte de l'abbé Ceriani, à la Bibliothèque Ambrosienne de Milan, on aurait pu, à partir de 1866, ne plus s'extasier seulement sur les quatre chapitres du Baruch apocryphe conservé par la version des Septante, mais consacrer un travail, mémoire, livre ou conférence, à la résurrection d'une apocalypse, de l'Apocalypse de Baruch. Avez-vous lu l'Apocalypse de Baruch ? dirait le La Fontaine de notre temps, s'il existait et pour peu qu'il éprouvât quelque tendresse pour cette catégorie d'ouvrages.

Cette fois, ce n'est pas d'une bibliothèque où le manuscrit dormait poudreux et ignoré qu'est sortie la découverte française dont mon collègue et ami, M. Jean Réville, maître de conférences à l'École des Hautes-Études et Directeur de la *Revue de l'histoire des religions*, se propose de vous entretenir. Les fragments grecs du livre d'Hénoch, dont la trouvaille a renouvelé ce petit coin de la science, étaient enfouis dans la nécropole chrétienne d'Akhmîm, en Haute-Egypte, dans les profondeurs de ce sol inépuisable qui nous réserve encore tant de surprises, qui a gardé, avec ses morts, comme un dépôt sacré, les principaux documents inédits de l'antiquité égyptienne, nombre de monuments qui paraissaient perdus à jamais de la littérature classique à tous ses âges, de la pseudépi-graphie évangélique. C'est un champ de recherches qui ne demande qu'à être exploité, c'est une mine largement ouverte aux fouilles, c'est un filon d'or pur dont notre Mission archéologique française, avec son fondateur, M. Maspero, avec ses successeurs formés à son école et guidés par ses conseils, réserve à notre pays le monopole.

Votre président aurait été tenté de vous expliquer ce qu'on entend par une apocalypse et de vous résumer, comme un vieux souvenir, les enseignements qu'il a reçus jadis en peinant sur la version éthiopienne du Livre d'Hénoch. S'il s'abstient, ce n'est pas qu'il vous soupçonne d'informations sûres et d'idées arrêtées, ni sur le genre de l'apocalypse en général, ni sur le Livre d'Hénoch en particulier.

Il n'aura pas la cruauté de vous demander à son tour qui était Hénoch, ce patriarche biblique qui, aux origines du monde, marcha et mourut avec Dieu (*Genèse*, v, 22-24). Connaissant d'avance votre réponse, je ne me ferai pas non plus le malin plaisir de vous poser, à l'imitation du bon La Fontaine, une question insidieuse : Avez-vous lu l'Apocalypse d'Hénoch ? Si je laisse ainsi votre curiosité sans essayer de la satisfaire dans ses aspirations légitimes, c'est que je tiens à ne pas déflorer le beau sujet que va traiter M. Jean Réville, c'est que je veux laisser à sa parole éloquente le bénéfice absolu de l'attrait puissant que l'inconnu exerce, avec une séduction mystérieuse, sur les esprits en éveil dans un auditoire d'élite.

M. RÉVILLE s'exprime en ces termes :

MESDAMES ET MESSIEURS,

Qu'est-ce qu'une Apocalypse ? Il vous est permis, du moins à ceux d'entre vous qui n'ont pas fait d'études spéciales sur la littérature religieuse des premiers siècles avant et après l'ère chrétienne, de n'avoir pas des idées bien arrêtées à ce sujet. Une apocalypse, comme son nom l'indique, est une révélation, mais toute révélation n'est pas une apocalypse. Ce terme s'applique de préférence aux révélations qui ont pour objet les destinées morales de l'humanité, la fin de l'économie présente du monde et l'avènement d'une ère nouvelle de justice et de bonheur définitifs dans une société transformée comme par enchantement. Une révélation qui porterait sur des doctrines métaphysiques, ou qui ferait connaître aux hommes des lois rituelles, n'est pas une apocalypse. Quand il est dit de Moïse que Dieu lui révéla la Loi qui porte son nom, personne n'a jamais songé à y voir une apocalypse.

Il y a eu des apocalypses dans tous les temps, parce que les hommes ont toujours rêvé de quelque révolution magique ou surnaturelle, qui mettrait un terme à leurs souffrances et arrêterait le flot des iniquités. Dans le monde musulman, les prédicateurs du

mahdisme font encore aujourd'hui miroiter aux yeux de leurs auditeurs des révélations de ce genre et, sans aller bien loin, sans sortir de notre société contemporaine, je sais plus d'un visionnaire qui annonce tous les jours, dans les réunions publiques ou dans les journaux révolutionnaires, la fin prochaine de la société actuelle par quelque épouvantable catastrophe et l'avènement d'une société nouvelle, où les loups seront devenus des agneaux et d'où seront bannis le mal et la souffrance par la vertu magique du système social révélé en sa personne.

Toutefois, si les esprits apocalyptiques sont de tous les temps, la dénomination *Apocalypses* sert tout particulièrement à désigner une série d'écrits, juifs ou chrétiens, plus ou moins voisins de l'ère chrétienne, qui contiennent des révélations adressées à des personnages considérables de l'histoire biblique sur les destinées du monde, sur les plans de Dieu à l'égard des hommes, notamment pour la légitime rétribution des élus et des justes parmi son peuple, et qui, après avoir retracé à grands traits l'œuvre de la Providence dans le passé, dévoilent les mystères du grand jour de la justice divine dans un avenir prochain, la punition et l'anéantissement des méchants, le triomphe et le salut éternel des justes demeurés fidèles à l'Eternel.

Le plus connu de ces écrits est l'*Apocalypse* attribuée à l'apôtre Jean, qui fait partie du Nouveau Testament. Mais il s'en faut de beaucoup qu'elle soit la seule. Il y en a eu un grand nombre de semblables, avec ou sans caractère chrétien, et si la plupart d'entre elles se sont perdues assez rapidement, parce que l'expérience n'avait pas tardé à démontrer la fausseté de leurs prévisions, quelques-unes nous ont été conservées et nous apportent aujourd'hui une révélation, beaucoup plus sûre et plus précieuse que celle dont elles prétendaient jadis favoriser leurs contemporains : la révélation de l'état d'esprit dans lequel vivaient leurs auteurs et des dispositions qui animaient le peuple juif, dans une des périodes les plus tragiques de son histoire, ou le petit peuple chrétien dans les flancs duquel s'agitaient les destinées d'une partie de l'humanité.

Voilà, Mesdames et Messieurs, ce qui fait le puissant intérêt des études sur lesquelles je vous invite à jeter ce soir un regard avec

moi. Ne vous imaginez pas que ce soient là simplement des préoccupations d'érudits, des régals pour rats de bibliothèque et dont les gens du monde, habitués à une nourriture plus fraîche et plus succulente, puissent faire fi. En aucune façon. Les apocalypses sont pour nous de précieux témoins du passé, et non pas d'un passé quelconque, d'un passé indifférent ou qui ne nous touche pas, mais d'un passé dans lequel plongent les racines communes de ce qu'il y a de meilleur dans vos croyances et dans les nôtres, de ce qu'il y a de plus intime, de plus profondément vivant, de plus sacré dans notre être moral, d'un passé auquel se rattachent directement notre foi et nos plus hautes espérances.

C'est alors, en effet, que le Judaïsme s'est formé et que le Christianisme est né, j'entends le christianisme évangélique, le christianisme du Christ et non celui des philosophes alexandrins ou néo-platoniciens qui ont substitué bientôt leurs spéculations métaphysiques à l'Evangile de Galilée. Certes, le Judaïsme remonte beaucoup plus haut ; mais, sans entrer ici dans des discussions exégétiques et critiques étrangères à notre sujet, vous me permettrez bien, à l'exemple de vos meilleurs théologiens modernes, d'affirmer que la religion, fondée par les grands prophètes du VIII^e siècle et passée au creuset de l'exil pour devenir le métal fin et pur que vous connaissez, ne prit sa forme définitive et son expression complète que dans les siècles qui suivirent l'exil, dans cette période qui va d'Esdras à la destruction de Jérusalem par Titus en 70 après J.-C. Or, cette période capitale, nous ne sommes renseignés sur elle que d'une façon trop incomplète pour notre curiosité avide de fouiller nos archives spirituelles. Sans doute, les livres de l'Ancien Testament ne prennent qu'alors leur forme définitive ; mais, à l'exception de quelques-uns qui ont été composés de toutes pièces après l'exil, je ne pense pas que l'on puisse voir dans cette rédaction post-exilienne autre chose que des remaniements, des adaptations, des mises au point d'écrits plus anciens, et ceci même a dû se passer dans la première partie de la période dont je parle, puisqu'il n'est pas douteux qu'un recueil de livres sacrés n'existe chez les Juifs au III^e siècle avant notre ère. Sans doute encore, les traditions consignées dans le Talmud remontent, en partie, jusqu'aux écoles rab-

biniques contemporaines de l'ère chrétienne ou immédiatement antérieures, mais il est extrêmement difficile de séparer en elles ce qui est postérieur de ce qui est primitif et de leur assigner une origine ancienne bien assurée et bien datée. Entre le commencement et la fin de la période qui nous occupe, entre l'époque de formation de l'Ancien Testament, d'une part, et l'époque où naissent les anciennes traditions talmudiques, d'autre part, il y a un vide, et ce vide ce sont les apocryphes de l'Ancien Testament, les pseudépigraphes de la littérature sacrée juive, ce sont tout spécialement les Apocalypses qui le combleront.

Comme témoignages historiques, soit sur le Judaïsme de leur temps, soit sur la société où est né le Christianisme, ces apocalypses offrent le grand avantage de nous renseigner sur les croyances populaires, sur les mobiles d'action et les espérances des plus ardents parmi les croyants. D'autres écrits, tels que l'*Ecclésiastique*, la *Sapience*, les œuvres de Philon d'Alexandrie, nous font connaître la morale et la philosophie religieuse des esprits cultivés ; d'autres encore, comme le premier livre des Macchabées ou les ouvrages de Josèphe, nous apportent des relations historiques plus ou moins précises sur la marche des événements. Il n'y en a pas qui nous fassent davantage pénétrer dans l'intimité de la foi populaire que ces Apocalypses, où d'ardents visionnaires traçaient, sous le couvert d'antiques révélations divines retrouvées et dans un symbolisme d'une obscurité voulue, l'image grandiose des revendications populaires et le tableau prophétique de la société future, lorsque le monde ne serait plus livré aux impies et aux violents, mais que l'Eternel lui-même vengerait le peuple fidèle et assurerait à tout jamais le triomphe de la justice. Car ces promesses répondaient aux aspirations les plus profondes de la conscience populaire et correspondaient aux espérances les plus sacrées de la nation prise dans son ensemble comme des fidèles pris individuellement.

La littérature apocalyptique de cette époque n'est, d'ailleurs, que la continuation et la transformation, plus populaire justement, de l'ancienne grande littérature prophétique. La même foi morale qui anime celle-ci se retrouve au fond des apocalypses, sous l'amoncellement de superstitions et de conceptions bizarres que l'imagina-

tion populaire, dépourvue de toute méthode scientifique, a inventées pour donner un corps à ses rêves. En réalité, la situation est toujours la même : le peuple juif se sent supérieur aux païens par sa religion et par sa morale ; il a conscience d'être le peuple de Dieu, et néanmoins il est opprimé, il est malheureux, tandis que les impies, les païens, qui méconnaissent le vrai Dieu et qui blasphèment dans leurs paroles et dans leurs actes, sont riches, puissants, heureux. Ce ne sont plus les Assyriens, ni les Babyloniens qui infligent ce démenti cruel à la conscience populaire, ce sont les Perses, les Grecs, les Egyptiens, les Syriens, les Romains. Les siècles se succèdent, les grands de ce monde changent, mais l'oppression du juste continue. Voilà ce que la conscience juive, comme bientôt la conscience chrétienne, ne peut pas supporter. Il faut que cela change, car autrement toutes les certitudes morales s'effondreraient, et cela changera.

L'admirable spiritualisme des grands prophètes d'autrefois ne souffle plus avec la même pureté. La foi victorieuse du second Isaïe ou de Jérémie, planant sur les hauteurs de la vie morale où elle discerne la souveraineté de l'Eternel au-dessus des misères de la vie humaine, s'est abaissée vers des régions moins sereines. Elle s'est chargée de toute sorte de spéculations et d'idées d'origine étrangère ; elle se perd dans des descriptions concrètes, matérielles, où elle est incompétente ; elle ne sait pas résister aux séductions du drame ; elle s'abandonne avec la passion du désespoir à toutes les fantasmagories du merveilleux et du surnaturel ; mais son inspiration fondamentale est restée la même. Ce n'est pas à tort que la première en date de ces Apocalypses — au moins de celles que nous connaissons — le *Livre de Daniel*, a été rangée parmi les écrits des Prophètes. Elle est de la même famille, mais d'une génération postérieure. Et ce qui est vrai du Livre de Daniel l'est aussi, quoique à un moindre degré, des Apocalypses d'*Hénoch*, de *Noé*, de *Baruch*, de l'*Assomption de Moïse*, du *IV^e Esdras* et d'autres écrits analogues dont nous ne connaissons que le titre.

Les noms mêmes que je viens de vous citer vous dévoilent déjà une des particularités les plus curieuses de ces apocalypses. Elles sont toutes pseudépigraphes, c'est-à-dire qu'elles portent un faux nom

d'auteur. Composées au cours des deux premiers siècles avant notre ère ou durant le premier siècle après, elles se donnent pour des révélations accordées à Noé, à Hénoch, à Moïse, à Baruch, c'est-à-dire à des personnages de la haute antiquité ou d'un passé déjà reculé. C'est à peu près comme si l'un de nous composait un livre sous le nom de saint Augustin ou de Platon.

Un pareil procédé nous semble étrange et choque nos habitudes intellectuelles. A nos yeux il ne constitue ni plus ni moins qu'un faux. A l'époque dont nous nous occupons il est usuel ; la plus grande partie de la littérature juive ou chrétienne de ce temps est pseudépigraphe. Mais si nous partions de là pour déclarer que tous ces écrivains étaient des faussaires, nous trahirions simplement notre complète ignorance des mœurs de leur temps. Nous rencontrons ici un des nombreux exemples qui prouvent à quel point les applications des principes permanents de la morale peuvent changer suivant les milieux. Ce que nous considérons comme un faux, les auteurs contemporains de l'ère chrétienne le considéraient comme un acte méritoire. Et vous allez voir que leur opinion ne manque pas de bonnes raisons.

L'essentiel à leurs yeux est d'assurer à la vérité que l'on veut répandre, le plus possible d'action bienfaisante. Si elle avait plus de chance d'être acceptée par beaucoup en étant mise sous l'autorité d'un grand nom du passé universellement respecté, il ne fallait pas hésiter à lui en attribuer la paternité, d'autant que ce n'était pas lui faire du tort, à ce grand homme, de lui faire enseigner la vérité. La personnalité de l'auteur leur importait fort peu ; l'intérêt de la doctrine à propager entraînait seul en compte. Pour nous, avec nos habitudes de précision et nos scrupules historiques, ces considérations sont insuffisantes ; mais avouez qu'il y a une certaine grandeur à se dissimuler ainsi derrière son œuvre, à s'enfermer dans l'anonymat, à renoncer à tout avantage personnel de son écrit en se sacrifiant à la cause que l'on défend. Hélas ! je sais plus d'un de nos contemporains qui renoncerait tout de suite à écrire s'il en était encore ainsi de nos jours et qui, dans son œuvre, trouve que ce qu'il y a de plus intéressant, c'est qu'elle est de lui.

Cette habitude de la pseudépigraphie tient, du reste, à une

conception de l'œuvre littéraire toute différente de ce qu'elle est chez nous. Pour nous, ce n'est pas seulement l'auteur, c'est le livre lui-même qui a son individualité. Il n'est pas permis de le modifier sans en avertir le public. Nous considérerions comme un faussaire l'éditeur qui ajouterait ou retrancherait quelque chose à son texte, sans indiquer expressément ce qu'il ajoute ou ce qu'il retranche. Pour les écrivains juifs ou chrétiens aux abords de notre ère, cette individualité du livre n'existe pas. Ils ont le droit de corriger, de changer ce qui est inexact, de retrancher ce qui est faux, de rajouter ce qui peut le compléter et, bien loin d'accomplir ainsi une œuvre répréhensible, ils croient, au contraire, mériter la reconnaissance du lecteur. Celui-ci, en effet, n'a d'autre intérêt que de lire une œuvre, le plus exacte, le plus vraie, le plus instructive possible. Peu lui importe qu'elle ne soit plus semblable à ce qu'elle était auparavant, du moment qu'elle vaut mieux. L'idée de la propriété littéraire est une idée tout à fait étrangère à ces intelligences. Beaucoup de modernes en sont restés au point de vue antique à cet égard, mais pour des raisons moins désintéressées.

Il est indispensable de s'initier à ces vieilles conceptions de morale littéraire pour apprécier sainement les écrits de l'âge pseudépi-graphique. Autrement on ne comprend pas comment il a pu venir à l'esprit d'un être raisonnable, au premier siècle avant l'ère chrétienne, d'attribuer son livre à Noé ou à Moïse, et encore bien moins comment il se peut faire que dans un même livre il y ait des morceaux appartenant à des auteurs différents et de perpétuelles interpolations. Ah ! Messieurs, et vous aussi, Mesdames, n'excommuniez pas à la légère, comme des hérétiques ou des malfaiteurs spirituels, les savants qui, à force de travail, par une critique persévérante, arrivent à discerner dans les écrits sacrés qui nous sont chers comme à vous, les couches successives de rédaction, les additions, les passages qui trahissent des suppressions de texte. Ce sont eux qui respectent les écrits sacrés plus que personne, puisqu'ils consacrent leur vie à les comprendre et à les reconnaître dans leur véritable nature et leur véritable portée. Ce n'est pas leur faute, en vérité, que nous ayons aujourd'hui d'autres mœurs littéraires qu'il y a deux mille ans. Et si leurs prédécesseurs ont contribué

quelque peu à nous inculquer ce sens scrupuleux et précis de l'histoire qui manque complètement aux hommes de la pseudépigraphie, il faut leur en savoir gré ou plutôt il faut en faire remonter l'honneur à la science moderne, qui a fait prévaloir ses méthodes exactes dans l'histoire comme dans la science de la nature.

* * *

Et Hénoch ? C'est à peine, vous dites-vous peut-être, si nous avons entendu prononcer son nom. Messieurs, je vous en parle depuis le commencement, sans le nommer. Il vous eût fait peur tout de suite, si je n'avais pris quelque précaution pour vous préparer à le recevoir. Maintenant que vous savez ce que c'est qu'une Apocalypse, ce que vaut et ce que signifie la littérature apocalyptique, de quelle façon se composaient les livres, du temps où celui d'Hénoch fut écrit, vous le connaissez déjà en partie, parce que vous connaissez sa famille.

Hénoch, vous le savez, nous est présenté dans la *Genèse* comme le sixième patriarche antédiluvien, fils de Jéred, arrière-grand-père de Noé. Il aurait vécu trois cent soixante-cinq ans, et la *Genèse* ajoute : « Hénoch marcha avec Dieu, — וַיִּתְהַלֵּךְ הֶנֶךְ אִתְּיְהוָה — puis il ne fut plus là, parce que Dieu le prit » (v, 24). C'est ce verset qui a fait la fortune du patriarche.

Marcher avec Dieu — sous cette forme-là — c'était plus que vivre selon la volonté de Dieu. Il n'y avait point d'autre homme dont il fut dit la même chose, à l'exception de Noé. Lorsque les croyances aux anges se furent développées parmi les Juifs et que l'imagination des poètes eut peuplé l'ancienne solitude de l'Éternel d'une légion innombrable d'êtres célestes, on n'hésita pas à déclarer que l'antique patriarche avait été jugé digne, déjà de son vivant, de frayer avec ces êtres célestes (ch. xii), de paraître à la cour céleste et d'y acquérir une science surhumaine. Ce privilège unique, il le devait à la volonté expresse de l'Éternel qui l'avait choisi, à cause de sa justice, parmi tous les autres hommes, dans la société corrompue sur laquelle devait fondre bientôt le déluge. Puis, après avoir vécu précisément autant d'années qu'il y a de jours

dans une année solaire, il avait été enlevé du milieu des siens à un âge beaucoup moins avancé que celui des autres patriarches antérieurs au déluge, non par la voie naturelle de la mort, mais d'une façon mystérieuse. Il avait disparu : l'Éternel l'avait pris auprès de lui ; il continuait à vivre dans les sphères célestes ou dans l'Éden jusqu'au jour du jugement final (ch. XII ; LXXXVII, 3 ; XC, 31).

Où trouver un meilleur patron que celui-là pour servir de garant aux révélations d'un visionnaire du second ou du premier siècle avant l'ère chrétienne, sur le gouvernement de Dieu dans le monde et les destinées de l'humanité ? Du moment qu'il était admis, comme je vous l'ai montré, que l'attribution d'enseignements bien-faisants à quelque personnage vénéré du passé était une œuvre excellente, il ne fallait pas hésiter à choisir Hénoc. Son nom déjà le désignait. Hénoc signifie : « l'initié, celui qui a reçu l'instruction ». Oui, certes, il avait reçu une initiation extraordinaire, lorsqu'il avait été admis dans le ciel au cours de sa vie terrestre. Il avait pu y faire connaissance directement avec les choses cachées aux regards des hommes, avec les mystères de la création, les rouages de la nature, les secrets de la marche des astres. Grâce à ses relations suivies avec les anges il avait reçu l'explication de toutes ces merveilles du monde physique. Il avait été jugé digne de lire les livres où sont consignées les actions des hommes en vue du jugement (ch. XXXIX). L'Éternel lui-même n'avait pas dédaigné de se servir de lui comme d'un secrétaire pour révéler aux habitants de la terre les terribles perspectives du jugement céleste (ch. XII à XV). Dès le second siècle avant J.-C., il passait, d'après un historien samaritain cité par Eusèbe (*Praep. evang.*, IX, 17, 8), pour le fondateur de l'astrologie. Chez les Arabes, où il s'appelle Idris, c'est-à-dire le savant, il devient le médiateur de la science supérieure, auquel le célèbre commentateur du Koran, Beidâwî, n'attribue pas moins de trente écrits divinement inspirés. Et jusque dans le moyen âge il passe pour le révélateur de toute espèce de pratiques magiques ou de connaissances mystérieuses. En vérité, son nom s'imposait à qui voulait révéler aux hommes les secrets de la nature et les mystères de l'avenir.

Aussi les Apocalyptiques du second ou du premier siècle avant

notre ère ne manquèrent-ils pas de se mettre sous son patronage, et le résultat de leur pieuse substitution fut notre *Livre d'Hénoch*, un ouvrage considérable en cent huit chapitres, aussi long que le livre de la Genèse, un recueil d'apocalypses, dont l'autorité fut grande, soit chez les Juifs, soit chez les premiers chrétiens, et dont on retrouve des citations jusqu'au ix^e siècle. Il ne paraît pas douteux que les éléments essentiels du livre soient originaires de Palestine, et qu'ils émanent d'un milieu qui n'est ni sadducéen, ni spécifiquement pharisien, mais avant tout avide de surnaturel et visionnaire. L'original a dû être écrit en araméen ou en hébreu, ainsi que M. Joseph Halévy l'a montré dès 1867. Toutefois, comme l'ouvrage se compose de morceaux indépendants les uns des autres, rajoutés les uns aux autres ou combinés au moyen d'interpolations, suivant la méthode de composition que je vous ai décrite, il y a un instant, il n'est pas impossible que l'origine hébraïque, palestinienne, certaine pour les morceaux les plus importants, par exemple pour le récit de la punition des anges déchus, ne s'applique pas à tous ces fragments.

De cet original hébraïque, en effet, il ne reste pas une ligne, peut-être pas même une citation. L'ouvrage semble avoir été, presque dès l'origine, infiniment plus répandu dans la traduction grecque, dont on trouve des citations dans le Nouveau-Testament, chez des Pères de l'Eglise et chez des chroniqueurs byzantins. Celle-ci, à son tour, disparaît au moyen âge. Pendant plusieurs siècles on put croire que le livre d'Hénoch était perdu sans recours, comme tant d'autres apocalypses de la même époque. En réalité, les révélations d'Hénoch n'avaient pas disparu dans le gouffre de l'oubli. Elles s'étaient conservées dans une traduction en langue gééz, dans la Bible éthiopienne. Mais l'Abyssinie était bien loin, avant le canal de Suez et les appétits de colonisation qui se sont déchainés de nos jours. Il fallut attendre jusqu'en 1773 pour que la vieille Apocalypse, en costume éthiopien, refit son apparition en Europe, rapportée par le voyageur anglais Bruce, sous forme de deux manuscrits, dont l'un fut déposé à Oxford, l'autre à Paris.

On était, semble-t-il, si bien habitué à la considérer comme perdue, que l'on ne fit pas, tout d'abord, attention à cette trou-

vaille. Notre Sylvestre de Sacy fut le premier à en donner une traduction fragmentaire en 1800. Des Anglais et des Allemands suivirent, jusqu'à ce que le savant professeur d'hébreu à Berlin (alors à Tubingue), M. Dillmann, en donnât une édition, une traduction et un commentaire scientifique en 1851 et 1853.

Cependant ce n'était là que la traduction d'une traduction. Si vous avez jamais fait faire des versions, vous devez savoir par expérience combien souvent le dicton italien « traduttore-traditore » est vrai. Il était réservé à notre Mission archéologique française au Caire d'apporter au débat un document du plus haut intérêt, une partie du texte grec, proche parent de celui sur lequel la traduction éthiopienne avait été faite.

Au cours des fouilles exécutées en Egypte pendant l'hiver de 1886-1887, sur les ordres de M. Grébaut, dans le cimetière chrétien d'Akhmîm, trois fragments de textes précieux à divers titres ont été retrouvés : un important chapitre de l'*Évangile de Pierre*, un morceau d'une *Apocalypse de Pierre* et, enfin, le premier tiers presque complet du texte grec du *Livre d'Hénoch*. Ainsi la vieille apocalypse apportée du ciel par Hénoch, d'après la légende, a dormi sous terre pendant près de mille ans, dans ce sol de l'Égypte qui est vraiment la terre d'immortalité, et, sous les coups de pioche de la science française, la voici qui ressuscite et qui, grâce aux soins de M. Bouriart, son éditeur, et de M. Lods son interprète et son commentateur, reparait aujourd'hui, mutilée encore, mais multipliée à un nombre plus grand d'exemplaires qu'il n'y en a jamais eu, par la magie de l'imprimerie et de la civilisation moderne, ces puissances qui, sans surnaturel et sans miracles, dépassent tous les arts magiques dont l'Hénoch légendaire s'était fait le propagateur !

Ah ! ce n'est plus comme en 1773, lorsque Bruce rapporta d'Abysinie les manuscrits éthiopiens. Nos érudits modernes se sont jetés sur ces nouveaux textes comme des affamés trop heureux d'avoir une nouvelle espèce d'aliments à se mettre sous la dent, et rien qu'à vous énumérer les travaux dont ces trois fragments ont été l'objet depuis un an, j'aurais de quoi vous retenir une heure. Je n'en ferai rien, rassurez-vous. Sachez seulement que cette traduc-

tion grecque retrouvée est précieuse pour contrôler la valeur du texte éthiopien, qui se révèle à nous défectueux sur bien des points, et qu'elle n'est pas moins intéressante par les preuves nouvelles qu'elle apporte à l'appui d'un original hébraïque.

Malheureusement elle est incomplète. Des nombreux morceaux qui ont été assemblés pour former ce que nous appelons *le Livre d'Hénoch*, mais ce que les écrits de même époque appellent plus justement *les Livres d'Hénoch*, le texte grec ne nous en fait connaître qu'un, l'un des plus importants, il est vrai, le récit de la chute des anges et de leur jugement par l'Eternel. Mais pour apprécier ce récit à sa juste valeur, il est indispensable de se faire une idée de l'ensemble du livre, et c'est ici que commence la partie la plus délicate de ma tâche, car il s'agit de faire de l'ordre avec du désordre, de rendre claire la pensée de gens qui se complaisent dans le clair obscur et qui joignent à une étonnante précision de détails dans leurs descriptions, une non moins étrange incohérence dans les grandes lignes de leurs conceptions.

* * *

Le *Livre d'Hénoch* se compose des éléments suivants, tantôt nettement distingués les uns des autres, tantôt combinés et interpolés : le récit de la chute des anges et du jugement exercé sur eux par l'Eternel ; — les récits des voyages d'Hénoch à travers les régions célestes de la terre et les cieux supérieurs où siège la divinité ; — les descriptions, dites *Allégories*, des demeures des justes et des élus, du Fils de l'homme qui exercera le jugement messianique au jour marqué par l'Eternel, de la punition et de l'anéantissement des méchants ; — des visions où l'histoire toute entière du peuple d'Israël défile sous un curieux symbolisme pour aboutir à l'annonce du jugement final ; — une théorie très curieuse sur la marche des astres et la météorologie en général ; — d'autres visions et révélations faites à Noé, qui se trouvent là, on ne sait trop pourquoi, et qui semblent postérieures au reste ; — des exhortations morales pour encourager les justes et inspirer une saine terreur aux méchants. Vous le voyez, il y a un peu de tout, et ce beau désordre se

complique d'un langage figuré dont il faut avoir la clef pour y comprendre quelque chose. Les apocalypses, en général, ne procèdent pas autrement. Sous prétexte de nous révéler des mystères surhumains, elles s'embrouillent si bien dans leurs symboles et leurs images qu'elles finissent par être aussi incompréhensibles que les écrits d'un de nos auteurs décadents modernes.

Cependant il paraît qu'à la condition de subir une certaine initiation, on finit par comprendre les décadents. Il en est de même des Apocalypses. En y regardant de près, on ne tarde pas à découvrir le fil d'Ariane qui doit vous guider dans ce labyrinthe. Le compilateur qui a groupé et sans doute partiellement composé notre Livre d'Hénoch, s'est tout d'abord proposé de relever le moral de ses coreligionnaires, abattus par le spectacle des iniquités impunies et portés à douter des promesses divines. Les justes seront récompensés ; les méchants seront punis et périront : tel est l'exorde et telle est la péroration de son livre (ch. I à V ; XCIV à CV). La volonté de Dieu à cet égard est formelle ; les actions des hommes sont pesées dans une balance (ch. XLI), notées dans les livres de l'Éternel (ch. XXXIX ; XLVII) : sa justice ne faillira point.

La preuve en est dans les révélations accordées au sage mystérieux qui a vu ces livres et qui a eu connaissance des secrets de Dieu. Le jugement à venir n'est pas le premier qu'il ait annoncé. Il en a prédit d'autres qui se sont réalisés. Déjà il avait été chargé par l'Éternel d'annoncer aux anges déchus la punition qui devait les frapper en attendant le jugement final (ch. XIII). Déjà il a vu le grand gouffre, le lieu où finissent les cieux et la terre et où sont punis les astres qui ont désobéi aux ordres de l'Éternel (ch. XVII). Déjà il a annoncé aux hommes, à la suite d'une première vision, le jugement divin qui s'est abattu sur eux lors du déluge (ch. LXXXIII et suiv.). La preuve est faite : les révélations accordées à Hénoch ne sont pas trompeuses. Comment le seraient-elles, d'ailleurs, puisqu'il a été initié, non seulement aux ressources cachées de la justice divine, mais encore à tous les mystères de la nature ? Les archanges eux-mêmes lui ont révélé la marche des astres, de quelle façon le soleil et la lune sortent, chacun à son heure, par une des six portes de l'Orient pour rentrer chez eux par une des six portes de l'Occi-

dent, le numéro des portes variant avec les saisons (ch. LXXII et suiv.), et comment la chaleur passe par les douze ouvertures du char solaire pour rayonner sur la terre. N'a-t-il pas vu les réservoirs des astres, des éclairs et des tonnerres, les prodigieux magasins où l'Eternel conserve ses provisions de feu, d'eau, de pierres précieuses, les sources des vents qui servent à l'Eternel pour maintenir l'ordre dans les choses créées, pour faire marcher les astres, le soleil, et qui figurent ici, en général, comme les forces motrices dans toute la création (ch. XVII et suiv. ; LX, 11 ; LXII) ? N'a-t-il pas entendu l'Eternel appeler les éclairs et les astres par leurs noms comme autant d'êtres vivants (ch. XLIII) ? N'a-t-il pas été transporté en vision jusque dans le palais même de Dieu et n'a-t-il pas mérité d'être chargé d'une mission directement par l'Eternel ?

« Et c'est ici ce qui m'a été montré en vision. Voici, dans la vision, des nuages m'appelaient et des brouillards m'adressaient la parole, et le cours des astres et les éclairs m'inquiétaient et me troublaient ; et des vents dans ma vision m'entraînèrent et m'enlevèrent en haut et me portèrent dans le ciel ; et je marchai jusqu'à ce que j'approchasse d'une construction : un mur en grêlons entouré de langues de feu qui commencèrent à m'effrayer.

« Et j'entrai dans les langues de feu ; et je m'approchai d'une grande maison construite en grêlons ; et les murailles de la maison étaient comme des tables de pierre qui étaient toutes en neige ; et le sol était de neige. Et les toits ressemblaient au cours des astres avec des éclairs et au milieu d'eux des chérubins de feu, et un ciel comme de l'eau. Et un feu brûlait autour des murailles, et les portes étaient embrasées. J'entrai dans cette maison : elle était chaude comme le feu et froide comme la neige ; et il ne s'y trouvait nulle nourriture vivifiante ; la crainte m'enveloppa et un tremblement me saisit ; et j'étais agité et tremblant et je tombai.

« Je regardais dans ma vision, et voici une autre porte ouverte vis-à-vis de moi ; et la maison était plus grande que celle-ci et tout entière construite en langues de feu, et de tout point supérieure en éclat et en magnificence, si bien que je ne puis vous

» donner de description de sa gloire et de sa majesté. Le sol en
» était de feu ; le haut, c'étaient des éclairs et des astres accom-
» plissant leurs cours ; et son toit était un feu brûlant.

» Je regardai et je vis un trône élevé, et son apparence était
» comme celle de la glace ; et sa roue comme celle du soleil bril-
» lant, et son ciel, c'étaient des chérubins. Et sous le trône sor-
» taient des fleuves de feu embrasés ; et je ne pus pas les regarder.
» Et la grande gloire de Dieu y était assise ; son vêtement avait
» l'apparence du soleil, plus étincelant et plus blanc que toute
» neige. Et aucun ange ne pouvait entrer dans cette maison ni
» voir sa face à cause de sa splendeur et de son éclat ; et nulle
» chair ne pouvait regarder son feu, qui brûlait autour de lui. Or,
» un grand feu se trouvait auprès de lui ; et nul n'en approche.
» Tout autour dix mille myriades se tiennent devant lui et chacune
» de ses paroles est exécutée. Et les saints entre les anges qui l'ap-
» prochent ne se retirent pas pendant la nuit et ne s'éloignent pas
» de lui.

» Et moi, j'étais resté jusqu'à ce moment la face contre terre,
» prosterné et tremblant ; et le Seigneur m'appela de sa bouche,
» et me dit : « Viens ici, Hénoch, et écoute ma parole ». Et étant
» venu vers moi, l'un des saints me releva et me fit tenir debout
» et me conduisit jusqu'à la porte ; mais moi je baissais mon vi-
» sage » (Ch. xiv, 8 à 25, cité d'après la traduction de M. Lods,
p. 79 à 80).

En vérité, celui qui avait contemplé un pareil spectacle, celui
qui avait vu le feu et la neige, le chaud et le froid, coexister en la
demeure de l'Éternel, comme un Hégélien reconnaît en Dieu l'iden-
tité des contraires, celui-là pouvait être cru sur parole, lorsqu'il af-
firmait avoir vu dans une des hautes montagnes célestes les quatre
cavités destinées aux âmes des morts, l'une lumineuse pour les
justes, les autres obscures pour les différentes catégories de pé-
cheurs, où les esprits doivent séjourner jusqu'au jour du jugement ;
— ou bien quand il décrivait le pays horrible destiné aux maudits
de toute éternité et le jardin de justice, au-delà de la mer Ery-
thrée, où fleurit l'arbre de la connaissance ; — ou bien encore lors-
qu'il affirmait avoir vu le Fils de l'homme, le Messie justicier et

vengeur, choisi et prédestiné par Dieu de toute éternité pour venir ici-bas détruire la puissance des impies et des grands de la terre et assurer aux saints les joies de ce monde et les joies éternelles.

* * *

Voilà la succession des jugements divins à travers l'histoire, tels qu'Hénoch les retrace. Voilà l'âme du livre, dégagée de tous les détails qui, si curieux soient-ils, nous retiendraient trop longtemps. Et combien n'est-elle pas instructive, cette pensée réduite à ses éléments essentiels !

Voici d'abord la curieuse légende de la chute des anges, qui nous apparaît ici pour la première fois dans son complet épanouissement, comme l'un des drames essentiels de la philosophie de l'histoire, — œuvre étrange de l'aggada primitive, qui brode des variations incessantes sur les vieilles légendes de la Bible et qui trahit ici, de la façon la plus claire, l'influence exercée par les traditions grecques sur l'imagination juive après la conquête d'Alexandre, parce qu'elle porte les traces évidentes du mythe des Titans. Les anges n'ont pas de compagnes. Ils n'en ont pas besoin. Leur race est assurée de ne pas s'éteindre, puisqu'ils ont été créés immortels. Mais ils n'ont pas su résister aux séductions des filles des hommes ; ils sont descendus des cieux vers elles ; ils leur ont livré les secrets de Dieu, pour autant qu'ils les connaissaient ; ils leur ont appris les arts magiques, la fabrication des armes meurtrières, les maléfices de tout ordre. Et de cette union mal assortie sont nés les géants, exploiters de l'humanité. Mais les âmes des morts crient et demandent justice ; leur gémissement monte jusqu'aux portes du ciel. C'est alors que la colère de Dieu éclate et que le jugement des anges déchus prélude, dans le grand drame providentiel, au jugement qui s'abattra plus tard sur les hommes pervers. Etrange et, après tout, profonde poésie, qui résoud déjà le problème du mal par l'hypothèse, bientôt généralisée dans le gnosticisme chrétien et païen, de la déchéance des êtres supérieurs à l'homme, sous l'empire de ce mystérieux et trop souvent irrésistible attrait que la beauté des formes extérieures exerce sur toute créature. Les anges

eux-mêmes n'ont pas su résister à la grâce souveraine des filles des hommes. L'ivresse d'un moment leur a paru préférable à la sagesse éternelle ! N'est-ce pas là presque toute l'histoire morale de l'humanité ?

Voici maintenant, à l'autre pôle de l'histoire, la non moins curieuse apparition du Fils de l'homme (ch. XLVI), véritable type prophétique dont la première spéculation chrétienne s'emparera pour y rattacher l'apothéose qui du prophète de Nazareth fera l'être sur-humain, préexistant, dépositaire des pouvoirs divins, mis en réserve par Dieu de toute éternité pour la grande œuvre de justice et de miséricorde envers les pécheurs repentants, qui doit couronner l'évolution du monde (ch. XLIX). L'analogie est si frappante que de nombreux critiques n'ont pas hésité à reconnaître dans cette allégorie du Fils de l'homme une œuvre postérieure au Christianisme, une sorte de projection en arrière du Christ glorifié sur la toile traditionnelle du messianisme juif. Ils oublient que rien, absolument rien dans le récit, ne trahit la moindre allusion à Jésus et que l'idée spécifiquement chrétienne de l'abaissement du Messie dans la vie humaine du Christ crucifié est tout à fait étrangère au Livre d'Hénoch. Non certes, le Fils de l'homme, vu par Hénoch, n'est pas un fils de l'imagination chrétienne, il en est plutôt le type précurseur, la transition historique, infiniment précieuse à reconnaître, entre le sauveur terrestre d'Israël chez les prophètes et la personification céleste encore vague du Messie dans le Livre de Daniel, d'une part, et le Messie chrétien, à la fois humain et divin, d'autre part.

C'est là, Messieurs, ce qui rend ce Livre d'Hénoch si intéressant pour nous. Il est le témoin d'un travail de l'esprit juif dont les conséquences pour la vie religieuse et morale de l'humanité ont été incalculables. Non seulement il nous apporte l'écho de l'ancienne aggada, travaillant sur les légendes bibliques ; non seulement il nous introduit dans la société où les espérances messianiques prenaient les formes les plus arrêtées et les plus concrètes auxquelles le Christianisme devait se rattacher ; mais encore il nous atteste la transformation considérable qui s'est opérée dans les idées populaires juives sur la vie future, ou plutôt celle qui est

en cours de développement ; car sur ce point les idées des auteurs ne sont pas encore bien fixées. Tantôt ils se représentent que les méchants seront anéantis et que seuls les justes goûteront la vie éternelle ; tantôt, au contraire, il semble que les méchants aussi subsisteront dans l'éternité pour subir des souffrances sans fin. Ici reparaissent l'ancienne géhenne et le paradis terrestre ; ailleurs l'idée d'un séjour des morts situé à l'occident et affecté aux âmes seules trahit nettement l'influence du spiritualisme de la philosophie grecque. Messieurs, ne vous étonnez pas de ce désordre dans les idées relatives à la vie future chez des écrivains qui savent si bien décrire la géographie cachée des cieux et de la terre. Il n'est pas facile de décrire les conditions de la vie future. Les plus hardis et les plus pieux balbutient lorsqu'ils abordent ce domaine. Combien y a-t-il de croyants, de nos jours, qui passent leur vie en œuvres pieuses, pour s'assurer une place dans le paradis, et qui seraient bien embarrassés de dire en quoi consistera ce paradis ?

Le seul point qui, à quelques détails près, se dégage nettement des descriptions d'Hénoch, c'est la croyance très ferme à l'immortalité individuelle, le souci de l'âme individuelle du fidèle primant le souci du relèvement du peuple juif en tant que nation ; c'est, somme toute, une conception déjà spiritualiste du sort réservé aux justes et aux élus.

Mais ce qui caractérise tout particulièrement le livre d'Hénoch et ce qui lui donne, à mon sens, sa portée la plus considérable dans l'histoire de la pensée juive, c'est l'association intime et perpétuelle des préoccupations relatives à la destinée humaine et des préoccupations relatives à la constitution de l'univers. L'ordre moral et l'ordre physique sont étroitement liés dans les conceptions des auteurs. La régularité et la souveraineté du gouvernement de Dieu dans l'univers, dans la direction des vents, des éléments, des astres, des anges et autres êtres surhumains, sont présentées comme la contre-partie, la garantie et la sanction de la souveraineté divine dans la direction des destinées humaines. La connaissance des mystères de la création apparaît comme la condition de la connaissance des mystères du salut.

Voilà ce qui est capital, car dans cet ordre d'idées le Livre

d'Hénoch nous apporte les premières manifestations du gnosticisme chez les Juifs, les plus anciens témoignages de cette tendance qui devait envahir la philosophie chrétienne comme la philosophie païenne et qui dérive le salut d'une initiation intellectuelle aux mystères des divers ordres de création.

Nous avons ici, dans un document qui est bien palestinien, puisqu'il paraît avoir été originairement hébraïque, dans un document qui est certainement antérieur au Christianisme, l'écho le plus instructif du travail qui se fit dans le monde juif de la Palestine comme dans le monde juif alexandrin, à partir du moment où la piété juive entra en contact avec la civilisation grecque. Mais, pour être de même origine, il ne fut pas identique. Tandis que les Juifs d'Alexandrie, Philon en tête, s'abandonnèrent très largement à l'esprit philosophique grec et traduisirent le judaïsme mosaïque en langage platonicien ou stoïcien les Juifs de Palestine accommodèrent des traditions grecques comme celles des Titans et des conceptions philosophiques grecques, comme celles des idées platoniciennes ou des puissances stoïciennes, à leurs propres légendes et leurs propres notions, plus imagées que solidement déduites.

Avez-vous remarqué les réservoirs des astres, des vents, du feu, etc., vus par Hénoch dans le ciel ? Vous rappelez-vous les livres de l'Eternel où sont notées les actions des hommes et où tout est écrit à l'avance, et le Messie qui existe au ciel de toute éternité ? Avez-vous observé que, d'après la philosophie d'Hénoch, tout ce qui existe sur la terre a existé auparavant dans le ciel, en réserve, attendant son tour de paraître sur la scène ? Eh bien, messieurs, cette conception bizarre, naïve, n'est pas autre chose que la contre-partie en langage concret, en représentations matérielles et populaires, de la spéculation judéo-alexandrine sur les Idées et les Forces, existant en Dieu à l'état virtuel, en réserve, et sortant de lui pour s'imprimer dans la matière et donner ainsi naissance au monde et à l'histoire. La fécondation du Judaïsme par l'esprit grec produit une philosophie à Alexandrie, des apocalypses gnostiques en Palestine.

Je ne puis pas développer longuement cette idée devant vous,

mais ceux qui sont au courant de ces études me comprendront et, s'ils acceptent mon opinion, ils reconnaîtront avec moi la grande signification de ce fait dans l'histoire de la pensée juive.

Vous le voyez, Messieurs, sous toutes les bizarreries et les fantasmagories des visions d'Hénoch, il y a plus de choses intéressantes et sérieuses qu'on ne pourrait le soupçonner au premier abord. Mais il y a surtout une qualité qui doit leur assurer notre respect, comme à tous les documents de ce temps inspirés du même esprit, quelle que soit leur étrangeté pour les lecteurs modernes : c'est l'intensité de la foi morale qui s'y déploie ; c'est l'assurance invincible qui retentit à travers toutes les paroles, du triomphe inévitable, nécessaire, de la justice ; c'est le défi jeté par la conscience du fidèle à toutes les apparences qui lui sont contraires et à toutes les puissances qui l'oppriment.

Les descriptions fantastiques du ciel et de la terre que nous offrent les visions d'Hénoch, comme celles de l'Apocalypse chrétienne, ne sont plus qu'un objet de curiosité historique. Mais ce qui demeure et ce qui doit demeurer comme le legs immortel de ce temps à l'humanité, c'est l'espérance messianique, la confiance inaltérable à la victoire du bien sur le mal, à la destruction des iniquités par le flot montant d'une justice plus puissante, la foi victorieuse à la souveraineté de l'ordre moral dans l'univers.

L'expérience nous a appris que cet avènement de la justice divine ne peut pas se produire d'une façon magique, par une révolution surnaturelle, par le drame grandiose de l'épopée messianique, mais que la justice se réalise graduellement, par un lent progrès et au prix des efforts et des sacrifices de l'humanité.

Mais prenons bien garde, en rejetant les espérances chimériques du merveilleux apocalyptique, de ne pas rejeter en même temps la foi ardente qui les a inspirées. Car alors, Messieurs, toutes nos lumières et tous nos progrès scientifiques ne suffiraient pas à compenser le trésor que nous aurions perdu.
